



N° BLA/64 - 18 février 1966

JEUNES TRAVAILLEUSES ALGÉRIENNES

J. Déjeux

Nous avons déjà eu l'occasion de prendre connaissance des réactions sympathiques et constructives de jeunes travailleuses tunisiennes en face de leurs rôles familiaux et d'ouvrir une fenêtre sur quelques problèmes des femmes marocaines au travail¹. Le présent numéro de COMPRENDRE se présente comme un petit dossier sur de jeunes travailleuses algériennes : ce qu'elles disent, ce qu'elles désirent, ce qu'elles veulent faire. Il suffit de les écouter parler et s'exprimer dans des rapports d'un stage médico-social, dans des interviews et des courriers de lecteurs de quotidiens algériens,

ALGÉRIENNES EN STAGE MÉDICO-SOCIAL DANS DES FAMILLES PAUVRES

Ce stage de formation médico-sociale et de puériculture s'est tenu à Alger en 1965. Il rassemblait plus d'une vingtaine de jeunes Algériennes de 16 à 19 ans environ, élèves assistantes sociales, élèves sages-femmes ou infirmières, en général de milieux simples et modestes. Les comptes rendus qu'ont faits de ce stage les participants sont fort intéressants à parcourir ; ils nous éclairent sur ce qu'elles ont aimé dans ce travail social à domicile ; certaines étant habituées au travail d'hôpital, ce qu'elles ont remarqué dans les familles aidées, sans parler du dévouement et du savoir-faire des religieuses qui les éclairaient dans leur formation sur le terrain et au dispensaire.

Ces confidences ne sont pas rapportées ici pour être livrées au grand public.

1° Le stage a révélé à ces jeunes Algériennes :

a) La vie des familles pauvres. Issues de milieux modestes, ces jeunes Algériennes ne paraissent pas se douter des conditions de vie des familles pauvres, démunies, vivant quasiment au jour le jour. Ces pauvres ont beaucoup d'enfants et des possibilités matérielles réduites à presque rien.

"J'ai pu voir des milieux vraiment pauvres, écrit Malika, dépourvus au point de vue matériel, économique, vivant à plusieurs dans une chambre commune blanchie à la chaux et, ce qui est fort rare, en bon état, et qui sert de chambre à coucher, cuisine, salle à manger". "J'ai pu être en contact avec des familles de différentes classes sociales, modestes, pauvres ou très pauvres... J'ai cherché à connaître les conditions de vie sociale", dit Nadia. "Ce stage m'a permis de connaître le quartier de B., écrit Mériem, de connaître le mode de vie des familles pauvres ou moins pauvres". Et Anissa :

¹ *COMPRENDRE*, blanc, n° 58, 18 mars 1965, "Jeunes travailleuses tunisiennes en face de leurs rôles familiaux". En addenda : "Femmes marocaines au travail".

"Je découvris la pauvreté dont l'existence auparavant ne m'effleurait même pas l'esprit. Aujourd'hui, j'ai encore mal en y pensant. Mon égoïsme indépendant de ma volonté s'atténue peu à peu lorsque je me mets à table, je partage mon pain, ne serait-ce que par la pensée avec mes frères du monde entier. Je ne gaspille plus."

"Le stage, dit de son côté Kheira, m'a permis d'ouvrir les yeux sur un monde que je ne connaissais pas, mais que j'imaginai quand même. Les maisons mal entretenues, le travail manquant pour les hommes, les femmes perdant courage, les enfants sans joie, les gens entassés dans une chambre. Tout cela m'a permis de voir que pendant que nous mangeons bien, nous nous habillons bien, que nous vivons dans le bien-être, d'autres vivent misérablement et sans abri. Donc comment manger alors que des enfants et des bébés n'ont rien pour se nourrir ? Comment s'habiller en sachant que d'autres sont sous la pluie et le froid avec seulement une chemise ou une petite robe légère ? Et pour améliorer cela il faudrait éduquer le peuple afin qu'il aide son prochain qui se trouve dans le besoin (...) Nous avons dit qu'il fallait éduquer le peuple, lui apprendre à travailler ; il y a un proverbe qui dit : "Donne à un homme un poisson, il mangera un jour ; apprends-lui à pêcher, il mangera toujours."

Presque toutes ainsi se disent contentes, impressionnées d'avoir pu ouvrir les yeux sur la misère et la pauvreté. Cela les fait réfléchir. "Mon esprit a appris à penser, à réfléchir, à mûrir... Les soins, le ménage, la couture m'ont non seulement formée au point de vue social et médical, mais en plus m'ont transformée en petite femme" (Anissa). Elles réfléchissent en voyant ces familles "quand même heureuses" (Habiba), en pensant aux "sacrifices qu'elles font pour nourrir leurs nombreux enfants" (Malika), en constatant souvent, malgré la pauvreté, "des familles ordonnées et propres" (Aouda).

Pour aider les pauvres il faut apprendre à faire feu de tout bois, savoir utiliser les moyens pauvres, "le minimum pour arriver à obtenir le maximum", (Saliha). "Ce stage m'a permis de montrer à ces familles pauvres plusieurs choses avec des moyens de fortune, c'est-à-dire donc de s'adapter presque à leur niveau de vie" (Mérim). Fatma a appris à savoir "que ce n'est pas l'argent qui donne de l'hygiène mais la bonne volonté et la bonne organisation". Rama a appris à "travailler de façon à économiser, avec des moyens de fortune". Aouda doit "utiliser les moyens du bord". Et Kheira :

"Il faut éduquer les personnes malheureuses afin qu'elles sachent entretenir leurs enfants car c'est par ignorance qu'on ne prend pas les aliments, etc. Il faudrait aussi lutter contre les vieilles coutumes et les traditions qui veulent que l'enfant ne doit pas être sorti avant 40 jours, ou qu'il ne faut pas laver les langes du bébé avant quatre jours, etc. "

Connaissance des familles pauvres et de leurs petits moyens pour sortir de leur sous-développement matériel, de leurs traditions surannées et de leurs superstitions. La conclusion éducative, c'est Baya qui la formule : "Je serai moins gaspilleuse, je penserai à tous ces gens qui ont toujours des ennuis pour se suffire".

b) Le travail des religieuses. Là aussi pour beaucoup ce fut une découverte : voir de près le désintéressement, le dévouement et le savoir-faire des religieuses en service dans le dispensaire et dans les familles.

"Les Sœurs font du bien à l'humanité, écrit Fatma. Je trouve que le devoir de ces sœurs est très important pour l'Algérie, d'autant plus qu'il existe beaucoup de personnes qui sont malheureuses, ignorantes et humbles dont il faut s'occuper. Heureusement cette tâche est bien remplie par ces sœurs de charité. "

Anissa a vu son esprit mûrir "grâce à la confiance et à la patience de sœur P.". "J'admire la patience des religieuses", dit Haivia. "J'ai retenu la façon dont les sœurs traitaient les personnes pour la première fois, explique Farida. Elles font preuve de délicatesse et usent de la plus grande patience". Le "métier d'aide-maternelle", comme dit Fatima, c'est vraiment en voyant agir les Petites Sœurs que ces jeunes Algériennes l'ont appris.

2° Ce travail social à domicile se révèle lui-même...

... comme très éducatif. Toutes ont aimé ce stage parce qu'éducatif. C'est surtout Farida, élève sage-femme, qui l'explique longuement :

- a) D'une façon générale, c'est un "travail passionnant", "humain", qui demande de la délicatesse et de la discrétion, qui demande de la patience et de l'amour. Saliha, Djilia, Rama parlent de ces exigences et de ces qualités de l'assistante sociale. Des infirmières habituées à s'occuper de malades alités découvrent d'autres formes d'action médico-sociale où il faut économiser, savoir se contenter de peu, savoir prendre ses responsabilités, etc.
- b) Il permet d'établir un contact direct entre malade et soignant, dans son milieu de vie, explique Farida.
- c) Il met les personnes en confiance. On a retenu justement la manière de faire des religieuses pour ne pas choquer la maman, par exemple : "Au sujet des méthodes traditionnelles et superstitieuses, j'ai remarqué que les sœurs avaient facilement résolu le problème. Si les méthodes utilisées sont nocives à l'enfant on essaie de les supprimer, sinon on les garde. Tout cela pour ne pas choquer la mère... Les sœurs interrogent la famille pour entrer dans leur cercle afin de créer une atmosphère favorable à l'entente... J'ai appris surtout qu'il ne fallait en aucun cas s'imposer" (Farida).
- d) Il est éducatif, tant sur le plan physique que moral. C'est encore Farida qui précise le point de vue moral : "Développer chez la mère le sens maternel (insister pour qu'une mère allaite son enfant, le baigne, s'occupe de lui), développer le sens de la responsabilité (éducation des pères de famille afin qu'ils s'intéressent à la marche de leur foyer, les laisser prendre des décisions, on peut les guider mais ce qu'il ne faut pas faire c'est leur apporter tout prêt car ils n'ont à ce moment-là aucune participation), développer le sens de la curiosité (encourager les parents à s'instruire, à tricoter pour la mère, encourager les illettrés à suivre les cours du soir)". Kheira insiste aussi sur cette éducation du peuple, comme nous l'avons déjà vu, citant le proverbe qui dit qu'apprendre à un homme à pêcher vaut mieux en fin de compte que de lui donner un poisson pour un jour, etc.
- e) Il développe le sens de la justice : "l'infirmière doit mesurer son temps afin de ne pas donner à une personne plus qu'à une autre" (Farida). Etre tout à tous.
- f) Il développe le sens de l'obéissance : "Il faut savoir administrer, écrit encore Farida, et suivre les prescriptions du médecin ou de la sage-femme ; s'accorder avec eux pour ne pas créer une atmosphère de contradictions".

Bref, ce stage a donc été éducateur à plus d'un titre, comme toutes savent le dire : Disons qu'il a révélé, c'est-à-dire "fait sortir" (e-ducere) des valeurs, en même temps qu'il "révérait" les personnes à elles-mêmes. Connaissance des autres et compréhension des plus pauvres surtout, d'où le développement des valeurs sociales, du sens des autres et de leurs difficultés. Révélation de soi-même devant la misère : l'égoïsme habituel battu en brèche par la mise en acte d'une charité vécue à chaque instant ; volonté de don de soi, amour de ce travail au service des pauvres ; patience, discrétion. Du travail profond et efficace, donc, pour les familles algériennes, sans discours et sans coup de trompette.

II - LA FEMME ALGERIENNE ET SON TRAVAIL

A/ Reportages et interviews.

Une abondante littérature de facture journalistique surtout concerne le problème de l'évolution de l'Algérienne : quelques bonnes déclarations d'intention mais beaucoup de paroles aussi... Sur la femme au travail peu de choses. Relevons quand même le Mémoire présenté en septembre 1963 par Nefissa Zerdoumi à l'Institut de service social de Montrouge sur "*La femme algérienne face au problème de l'emploi*" (183 p.) : Recherche méritoire mais encore hésitante et incomplète. Que pensent les Algériennes de leur travail ? Jetons un coup d'œil sur quelques débats, tables rondes et reportages.

1° - Un reportage de Mohamed Hasnaoui et de Jamel Moknachi sur la vie de la femme algérienne en France² nous apprend qu'il y a environ trois mille femmes algériennes à Lyon ; une dizaine d'entre elles ont été interrogées :

Mlle Fatima Dahmani, assistante sociale, précise que 3 % de femmes travaillent, dans les textiles et les hôpitaux. Ce faible pourcentage est expliqué par Mlle Zina Bezghiche, institutrice, par le fait que pour une grande partie des femmes, il y a le problème des enfants et de leur éducation. "D'autre part, en ce qui concerne les jeunes filles, dit-elle, il est à déplorer l'incompréhension de la famille. Pour les femmes d'ouvriers, souvent il y a le frein du mari". "Pour éviter les conflits, explique Mme Djemila Redjem, dactylographe, il faut discuter avec les parents et les convaincre calmement. Très souvent c'est le seul moyen de se faire entendre. La révolte contre les parents n'a aucune justification. Nos parents sont figés dans des traditions très sévères sur le chapitre de la femme". Selon Mlle Fatima Dahmani,

"Le problème est plus simple. Il s'agit d'éducation. La grande chance de la fille algérienne est d'aller à l'école. L'école est le tremplin de toute évolution que ce soit pour l'homme ou pour la femme. Après cela il reste, bien sûr, le tempérament de l'homme algérien, son comportement, sa jalousie et la position des parents. Je pense que la femme algérienne doit faire sa révolution dans la cellule familiale d'abord, ensuite dans son quartier, ensuite dans son village. "

Au sujet encore de l'avenir de la femme en Algérie, Mlle Djebbar Hadda dit qu'il faut laisser la femme travailler dans le secteur de son choix, mais surtout déclencher une action anti-voile. "Il n'y a pas d'avenir heureux, précise Mlle Morahba Lacris, sans rejet des mauvaises habitudes du passé, depuis les singeries excentriques des Occidentales jusqu'aux préjugés de l'homme de la rue". Quant à Mlle Djema Bent Mohamed, elle pense que les femmes doivent travailler, bien sûr, mais que "la femme doit rester la femme, j'entends par là que le travail ne doit pas masculiniser la femme. Et je dis ceci en pensant aux enfants et au foyer". Des réflexions pertinentes et pleines de bon sens, en somme.

2° - Une étudiante à la faculté a interrogé des travailleuses algériennes en Algérie, pour le compte de l'hebdomadaire "*Révolution africaine*" (n° 134, 21 août 1965). Il est intéressant de relever les compensations affectives apportées par le travail hors de la maison familiale. Ainsi pour Mlle T. dactylographe :

"Je travaille par nécessité d'abord, parce que j'aide ma famille qui est nombreuse. Mais j'aime aussi mon travail : c'est ce qui me sauve. Au bureau je peux discuter, échanger des idées avec mes camarades. Je me suis même fait une amie. A la maison, c'est le silence, la solitude, la peur ; mon père est très sévère, il faut se taire, ne rien réclamer. Je vous avoue que j'ai même refusé mon congé, cette année. Vous comprenez, je préfère être ici, à mon bureau, où l'on a besoin de moi et où l'on m'estime. Je me sens utile, je me sens quelqu'un, je me sens vivre. "

Mlle D., infirmière à l'hôpital, impute sa maladresse à l'éducation négative qu'elle a reçue :

"Dès qu'un médecin ou un infirmier entre dans la salle, j'ai honte, je suis intimidée et souvent je me sens rougir. Dès l'enfance mes parents m'ont répété que je n'étais qu'une fille. Je suis une grande timide et cela me nuit. Je ne lève jamais les yeux sur un homme, même s'il me parle. Des frères ? Oui, j'en ai quatre. Tous plus grands que moi. Ils me surveillent étroitement et vérifient mes honoraires. (Vous ne vous révoltez pas ?) Non. A quoi bon ? Je passe les trois quarts de mon temps à l'hôpital. Et puis j'aime mes frères : et ce n'est pas pour moi qu'ils changeront. "

D'autres, au contraire, s'imposent. Mme S., directrice d'école, affirme sans ambages :

"Toutes les femmes ont droit au travail cela devrait être admis. Certes, il y a des difficultés mais elles ne sont pas insurmontables. Les femmes qui n'obtiennent pas ce droit élémentaire devraient tenir tête à leur conjoint, à leurs parents pour l'obtenir. Chaque petite victoire particulière ajoutera à la progression commune. Mes difficultés ? Elles sont seulement d'ordre administratif. J'ai surtout des satisfactions."

² Dans "*Al Djazaïri*", n° 31 du 14/4/65, repris dans "*Révolution africaine*", no 118 du 30/4/65.

Une étudiante en droit fait cependant le procès des femmes :

"Bien sûr, les femmes ont des circonstances atténuantes, mais elles sont tout de même condamnables : l'éducation, les traditions, les tabous, les préjugés ; soit. C'est reconnu. Mais cela n'excuse en rien une passivité extrême, une résignation aveugle et même morbide chez certaines, relativement peu nombreuses, heureusement ! Tout de même, aller jusqu'à ignorer la planche de salut, rester à regarder immobile, la porte ouverte sur une multitude de possibilités, parce que l'on est peu habituée à marcher seule et de sa propre initiative. Qu'en pensez-vous ?"

3° - Une table ronde sur "la femme et la révolution", groupe des Algériennes de l'Union nationale des Femmes algériennes (UNFA) et du syndicat (UGTA) ("*Alger républicain*" des 16 et 23 mars 1965). Le vocabulaire est "révolutionnaire" comme il se doit, le ton est péremptoire, dans le genre des déclarations faites par les Algériennes au II^e Congrès des syndicats algériens. Mise à part donc la phraséologie de circonstance, quelques prises de position de bon sens et courageuses, aussi bien du reste dans cette table ronde qu'au Congrès.

Le rôle de la femme dans la révolution algérienne ? "La lutte pour la construction du pays liée à son émancipation" (dit Kheira Tazit, de l'UGTA). "Je pense pour ma part, dit Francine Sixou, de l'UNFA, qu'actuellement la participation de la femme algérienne dans la révolution socialiste doit se faire avant tout par la participation massive des femmes dans le secteur productif... Je crois qu'il ne faut plus que dans notre pays le travail de la femme corresponde à un travail avilissant, ce qui est le cas actuellement. Il faut absolument que les femmes rentrent dans les usines et participent, comme le dit Akila Abdelmoumène, à la réforme agraire, mais y participent vraiment". Pour Aïcha Magrad, de la section UNFA à Bab el Oued, la jeune fille doit être digne dans son travail : "Il ne faut pas qu'elle soit brimée et qu'on l'empêche de travailler librement. Il y a des parents qui empêchent leurs filles de sortir. Nous voulons, nous, l'UNFA, que la jeune fille soit libre surtout de travailler". Kheira Tazit pense que si la femme désire être l'égale de l'homme, "elle doit travailler et persévérer pour arriver à ce but". Travailler au dehors est une chose, mais d'autres problèmes se posent en effet. La même interlocutrice continue peu après :

"Moi, je suis d'accord avec la sœur (Francine Sixou : sur l'encouragement au travail) mais à une condition. Il y a une chose qu'il faut préciser, c'est la protection de la femme dans le travail. Dans la rue, partout, il faut qu'elle soit protégée par une loi pour être respectée. C'est cela que nous demandons, parce qu'il y a beaucoup de sœurs travailleuses qui démissionnent à cause de quelques frères qui les ennuiant à tous les coins de rue, même dans les usines, parfois le chef de service, parfois aussi le directeur, et c'est pour cela qu'il faut que le ministère du Travail s'occupe de faire voter une loi qui les protège. "

4° - Un reporter d'"*El Moudjahid*" (n° 113, du 2 février 1963) interroge plusieurs Algériennes, dont deux jeunes infirmières, Kheira et Zaïr, au village de Tixeraïne près de la forêt de Baïnem, non loin d'Alger. Pantalons serrés, maquillage et cheveux courts, elles ressemblent à ces filles dont on dit qu'elles veulent imiter les Européennes :

"Nos familles nous ont laissées partir et vivre seules, expliquent-elles, parce que nous avions un métier. Les femmes ne s'émanciperont que lorsqu'elles travailleront. Mais ce sera dur car il y a l'influence des hommes, qui, même s'ils font de grandes déclarations progressistes, en fait, voudraient freiner ce mouvement, car ils confondent liberté et licence. Par exemple, nous avons essayé de réunir les femmes le soir pour leur apprendre à lire et à écrire, eh bien ! les hommes ont fait un tas d'histoires. "

Malika a, durant la révolution, fait partie de l'Organisation. Arrêtée, elle fut emprisonnée. Elle s'occupe maintenant de problèmes sociaux dans un Ministère. "Ma famille était bourgeoise, dit-elle. On nous envoyait au lycée d'abord parce que nous avions les moyens mais aussi parce que cela faisait bien. Ce n'était pas pour que nous soyons ensuite utiles à la société. Maintenant, regarde, à Alger, il y a des femmes qui travaillent un peu partout". Un étudiant intervient alors pour avoir le dernier mot :

"Les filles qui sont à Alger et qui se pavanent comme des pin-ups ne sont pas représentatives de ce qu'est la véritable révolution. Les paysannes kabyles qui ont pris la charrue me semblent, être des exemples plus valables. Moi, je trouve ça très bien

une organisation des femmes, à condition que ce ne soit pas des filles en manteau de daim qui en soient la tête pensante. C'est par la base qu'il faut faire une organisation. Je crois que les filles instruites qui peuvent servir de cadres ne devraient pas rester à Alger mais devraient faire un petit stage dans nos campagnes où elles seraient utiles, mais où elles apprendraient aussi énormément. Il faut voir à l'intérieur la maturité de ces femmes qui ravitaillaient des maquis malgré les encercllements, qui faisaient vivre toute la communauté ; ces femmes, dans les faits et sans grandes théories, sont les égales des hommes. "

5° - Le volontariat pour les chantiers de travail fait parler les jeunes et donne aussi de la pâture aux journalistes. Zohra Sellami a interrogé quelques-unes des quatre-vingts jeunes filles, lycéennes, travaillant au ministère des Affaires sociales sur les milliers de dossiers de veuves de chouhada à pensionner ("*Révolution africaine*", n° 78, 25 juillet 1964). Pourquoi elles sont venues ? Parce que nous voulons être utiles, dit Saliha ; "les garçons sont privilégiés, ils partent au chantier de travail, on les utilise, on les occupe, les filles sont totalement délaissées".

... "Le seul travail pour lequel on fait appel aux lycéennes, poursuit-elle, a été un travail de bureau. Bien que ce soit abrutissant, je suis venue parce que c'est la seule façon d'apporter mon énergie à mon pays ; c'est la seule possibilité offerte aux femmes pour montrer ce dont elles sont capables. C'est mince, mais nous n'avons pas le choix. "La pelle et la pioche" est un rêve : nous n'y avons pas encore droit, cela viendra peut-être un jour..."

Ce rêve-là va plutôt dans le sens de la "masculinisation" ! Il faudrait plutôt souhaiter autre chose que "la pelle et la pioche" pour les jeunes filles, expérience faite sur de nombreux chantiers de vrai travail manuel durant un certain temps.

Pour Fatiha, ce travail lui permet de sortir de la maison. Malika est aussi fière de participer à un travail volontaire. "C'est un travail abrutissant, dit Wahiba, mais je le fais de bon cœur car je sais qu'il représente une importance considérable pour toutes ces femmes qui attendent des ressources". Mais ce travail est encore source d'enrichissement personnel"

"C'est une occasion de se connaître, de s'apprécier ; on apprend à travailler en équipe, nous échangeons des points de vue, nous lisons le journal et nous le commentons ensemble ; c'est un échange perpétuel" (Wahiba).

"Par le contact plus étroit avec les sœurs, on acquiert une sensibilité plus intense face aux problèmes extérieurs, nous nous ouvrons au monde. On devient plus réceptif lorsque l'on reçoit et que l'on assimile un apport étranger, en même temps que l'on donne de soi-même. On devient plus généreux aussi et les petits problèmes personnels reviennent à de justes proportions" (Saliha).

"J'ai l'habitude des contacts avec les camarades, je suis devenue moins timide et je peux parler maintenant sans rougir (elle rougit très fort), je suis fière aussi de participer à un travail et j'ai plus d'assurance parce que je me sens utile" (Malika).

"Cela me permet de sortir. Je reste tout le temps à la maison car mes parents sont très sévères" (Fatiha).

* * *

B/ Courrier des lecteurs.

Au temps où il existait, "*Alger républicain*" faisait paraître un courrier des lecteurs qui ne manquait pas d'intérêt. On se tirait dessus souvent à boulets rouges mais ces lettres avaient justement le mérite du vécu et du spontané (mises à part celles qui étaient fabriquées sur commande). Beaucoup de lettres sur le problème des femmes, de leur évolution en général, du voile, de la mixité, peu cependant sur la problème précis du travail de la femme en dehors de chez elle. Un aperçu toutefois sur quelques lettres qui traitent de cette question.

Des Algériennes rappellent avec fermeté que les femmes ont des droits. Mlle Ait Kaci Nacira, après avoir déclaré, elle aussi, que les femmes "ne sont pas des savates ou des échantillons ou des

légumes qu'on change quand ils ne sont pas bons", écrit : "Il faut protester au sujet de l'analphabétisme car la plupart des parents ne veulent pas laisser leurs filles aller enseigner au dehors" (30/5/63). Un enseignant de l'Arba, M. Ferhat Kahia, écrit pour féliciter cette jeune fille ; il la salue "ainsi que toutes les sœurs capables de brandir toujours plus haut notre drapeau" (4/6/63). Mme M. F. de Constantine a la chance d'enseigner mais, dit-elle, "à la fin du mois c'est mon père qui touche le traitement. Je sais que je ne suis pas la seule dans ce cas-là. Les parents ne doivent pas agir de la sorte, c'est une nouvelle forme d'exploitation à laquelle nous assistons" (17/5/63).

Quelques hommes défendent pour les femmes le droit au travail à l'extérieur. M. Tabtroukia Mouloud de Rovigo "tient à rappeler aux chères sœurs que l'évolution se fait par le travail, l'étude dans les universités, la participation aux travaux collectifs, c'est-à-dire dans les bureaux, les ateliers. C'est à ce prix et à ce prix-là que la femme pourra enfin dire qu'elle a vraiment évolué" (22/3/63). De même M. D. Tayeb de Ghardaïa est pour l'émancipation de la femme dans le travail volontaire (31/2/64). Hamou Mohamed de Birmandreis déplore que certains parents s'obstinent à garder leurs filles à la maison et en plus critiquent celles qui se rendent à leurs bureaux, dans leur école, au travail volontaire, comme celles qui se rendent à Chateaneuf, au ministère des Affaires sociales pour liquider les dossiers des veuves... On peut avoir confiance dans ces sœurs (au travail), ces sœurs volontaires sont plus conscientes de l'effort à fournir pour la réussite de notre révolution que les frères qui les critiquent et qui ne font rien" (13/8/64). "Aujourd'hui, dit Aouane Abdelhafid de Bougie, nos sœurs algériennes doivent avoir leur place dans l'administration, les bureaux, les hôpitaux, etc... Elles devront participer également à toutes les campagnes nationales, notamment dans les brigades de travail volontaire car c'est cela l'évolution socialiste de la femme algérienne" (23. 9. 64).

Dactylo, secrétaires ou employées di, ne l'administration ? Mais un lecteur, K... Abdelhamid d'Alger, tout en reconnaissant que ces femmes rendent un immense service, écrit que "certaines d'entre elles, pensant que leur qualité de femme le leur permet, sont indisciplinées et ont une attitude insolente. Bien souvent, il faut l'avouer, ceci est causé par certains fonctionnaires prétentieux du sexe masculin. Pourquoi ces sœurs-là ne montrent-elles pas ce qu'est la véritable égalité entre l'homme et la femme ? Elles devraient montrer une attitude correcte à l'égard de leurs collègues et de leurs chefs de service... " (19/10/64).

Enfin, Mlle Doudou A. , de Birkadem, se plaint et proteste : "J'ai 18 ans et je travaille comme dactylo. à la Cellunaf (Baba Ali) et je pense qu'en travaillant j'aide mon pays. Dans mon quartier les gens sont malveillants et ils me critiquent. Voilà leurs discussions : "Elle travaille à la Cellunaf avec des hommes, elle prend le car avec des hommes ; son père n'est pas un homme puisqu'il la laisse travailler au lieu de la faire voiler, etc. ". Tout cela me fait beaucoup de peine et me coupe vraiment l'envie de travailler. Quelquefois je me suis découragée et je me dis que je vais quitter ce travail pour ne plus être si mal considérée" (20/2/65).

* * *

Stage médico-social éducatif, réflexions et manières de voir constructives d'Algériennes au travail, tout ceci révèle des valeurs humaines, morales et spirituelles profondes.

La femme algérienne au travail ? Mais ne lisait-on pas dans "*El Moudjahid*" du 26 juillet 1965 qu'il "n'est évidemment pas concevable qu'on embauche une femme tant qu'un père de famille est en chômage" ? Un rédacteur de "*Révolution africaine*" (31/7/65) se pose alors la question serait-ce une promotion à rebours ? C'est un slogan de certains frères conservateurs et rétrogrades, dit-il, qui oublient que beaucoup de femmes sont justement des chefs de famille, notamment la majorité des veuves de chohada. "Peut-on concevoir, poursuit-il, que dans un travail où la présence féminine est indispensable pour des raisons d'adresse, de minutie, de dextérité, la promotion soit passée de 30 % avant la guerre de libération à 6, 8 % depuis l'indépendance ? Surtout quand on sait que la promotion de la femme passe par le travail !"

Mme Belmiloud Mériem, député d'Alger, dit même :

"Le problème de la femme apparaît avant tout comme étant celui du travail à lui procurer. C'est dans la mesure où on peut lui assurer une indépendance économique en lui donnant du travail, en lui permettant de s'occuper elle-même de ses enfants, de les envoyer en classe et de leur faire faire des études, c'est dans cette mesure qu'on assurera sa libération... Il ne faut pas essayer de trouver une solution à l'émancipation

de la femme en parlant du voile, des traditions, mais en lui donnant du travail³. "

J. Déjeux.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--

³ "Existe-t-il un problème de la femme algérienne ?" interview de Bitat Zohra et de Eelmiloud Mériem, députés, dans "*Confluent*", n° 32-33, juin-juillet 1963, pp. 493-494. Trouver du travail, certes, mais cela ne supprime pas l'action éducative patiente et persévérante à mener au niveau de la base dans tous les secteurs. Une Algérienne, ayant vécu en France et passablement marquée par l'influence marxiste, écrivait, à la fin d'un stage médico-social à Alger, où ne sachant pas l'arabe elle avait été déroutée d'ailleurs par l'impossibilité d'échanger avec les jeunes femmes des familles pauvres visitées : "Dans une certaine classe de la société, je crois que les individus n'ont pas besoin de conseils d'hygiène et de diététique. La seule aide effective que l'on peut apporter, c'est d'essayer de remédier à leur misère en leur donnant du travail ; c'est donc à l'échelle gouvernementale que tous ces problèmes pourront peu à peu se régler." Certes, il faut trouver du travail, mais il est trop facile de tirer ainsi son épingle du jeu et de renoncer à faire ce qu'il est au pouvoir de chacun d'accomplir là où il se trouve, sous prétexte que l'Etat-Sauveur va tout faire ! Cette Algérienne reconnaissait finalement quand même que l'action et le travail des religieuses du dispensaire où elle avait fait son stage étaient positifs. Mais il apparaissait qu'elle ne se sentait pas elle-même le courage désintéressé et patient de "servir" son pays concrètement et efficacement, sans baratin, de cette façon-là.